

Loren Goldner : Perspectives générales sur l'Etat colbertiste capitaliste et la lutte des classes en Asie orientale (2009)

«[...] en Chine comme au Japon, les écrits du jeune Marx qui jetèrent les bases de la critique intransigeante de l'État par Marx étaient remarquablement absents. [...] Le marxisme était le socialisme scientifique tel que systématisé par Engels, puis par Staline, même si Staline cherchait non pas à éliminer mais à construire un puissant État-nation russe après la révolution».

Germaine Hoston, *The State, Identity and the National Question in China and Japan*, Princeton University Press, 1994.

Cet article reconstitue le contexte historique assez complexe dans lequel une gauche socialiste, et ensuite spécifiquement marxiste, a vu le jour au Japon, en Chine et en Corée. Il s'agit de montrer l'importance de toute la région (y compris la Sibérie) pour les débuts de la gauche coréenne, surtout après que la colonisation par le Japon en 1910 eut rendu impossible la plupart des activités socialistes légales en Corée même. Plus important encore, cette gauche est-asiatique, on le verra, était aussi étatiste que les modernisateurs influencés par l'Allemagne qui construisirent le capitalisme dans cette même région. Leur attitude n'avait rien de spécifiquement asiatique, puisque cette position caractérisait les courants dominants de la gauche internationale partout dans le monde. Néanmoins, comme l'Asie orientale (contrairement à la Grande-Bretagne, à la France ou aux États-Unis, par exemple) était une zone de développement «capitaliste tardif», cet étatisme imprégna le «marxisme» dans la région bien après la seconde guerre mondiale, et en Corée jusqu'à l'effondrement de l'Union soviétique en 1991, voire au-delà. Ce siècle de «marxisme» étatiste devait avoir de profondes conséquences pour le mouvement ouvrier coréen lorsqu'il reprit vie dans les années 1970 et 1980.

Pour bien situer l'évolution de la lutte de la classe ouvrière coréenne, il est donc nécessaire de présenter une esquisse de l'Etat colbertiste est-asiatique contre lequel il a (ou n'a pas) lutté. Une telle esquisse nous oblige à commencer par le Japon pour trois raisons : il fut le pionnier d'un tel État dans la région ; la colonisation de la Corée par le Japon entre 1910 et 1945 marqua, de façon décisive, le développement capitaliste dans ce pays ; et enfin Park Chung-hee, le véritable architecte de l'État colbertiste capitaliste coréen, fut formé par l'armée japonaise et par sa participation, durant la seconde guerre mondiale, à l'occupation de la Mandchourie, où le Japon expérimenta un tel État sous sa «forme pure²».

¹ En anglais, Loren Goldner utilise le terme «*development state*», qui pourrait se traduire par «Etat développementaliste». Cependant, ce choix serait ici anachronique, vu que cette expression, ou plus exactement *developmental state* en anglais, a été inventée à la fin des années 70 par Chalmers Johnson pour désigner les Etats de l'Asie orientale qui, **après 1945**, se développèrent rapidement en mobilisant principalement l'Etat, ses couches technocratiques et l'armée (NdT).

² Selon Alice Amsden (*Asia's Next Giant*, 1989), Park Chung-hee consacrait son temps libre à lire des livres d'histoire, et aucune période ne l'intéressait plus que la restauration de Meiji au Japon (p. 51).

L'État colbertiste capitaliste est-asiatique a été emprunté à l'Occident, et plus particulièrement à l'Allemagne de Bismarck³. Mais cet emprunt recoupe bien sûr les institutions et les pratiques des pays que ce modèle a influencés, et il a donné des résultats différents au Japon, en Corée du Sud et, plus récemment, en Chine.

L'État capitaliste colbertiste, par opposition au mercantilisme précapitaliste, a d'abord été théorisé aux États-Unis par son premier secrétaire au Trésor, Alexander Hamilton, lui-même profondément impressionné par la gestion mercantiliste de l'économie française par Colbert, sous le règne de Louis XIV. Le rapport de Hamilton sur les manufactures (1791) définit une stratégie de développement de l'industrie américaine naissante, soutenue par une protection étatique forte contre la supériorité des exportations britanniques, stratégie que les États-Unis appliquèrent avec succès pendant des décennies⁴. La stratégie globale de Hamilton fut théorisée par l'économiste Henry Carey, et plus tard par son fils Mathew⁵. A la fin des années 1820, l'Allemand Friedrich List découvrit les théories de Carey pendant son séjour en Pennsylvanie. Plus tard, en 1851, il publia sa propre contribution à la tradition mercantiliste, *Système national de l'économie politique*⁶. List fut un personnage clé dans la création, en 1835, de l'Union douanière allemande, précurseur de l'unification allemande sous Bismarck en 1870, et surtout de l'État colbertiste prussien, devenu le paradigme d'un «développement tardif» réussi jusqu'à la fin du XX^e siècle, et peut-être au-delà. A partir des années 1870, la Prusse – et l'Allemagne en général – ne fut nulle part aussi bien accueillie qu'en Asie orientale.

C'est pourquoi il est intéressant d'examiner un peu plus en détail ce que la Prusse a significé.

Avant la restauration de Meiji⁷ du Japon en 1868, une grande partie de l'Asie, et en particulier la Corée, le Japon et le Vietnam, vivait dans le monde sinocentrique qui s'était développé durant les deux millénaires précédents. Ces pays étaient liés à la Chine et à ses fonctionnaires, confucianistes et érudits, comme les vassaux d'un empire au «centre du monde». Ni la Chine ni ces royaumes tributaires n'étaient des «États nations», pas plus que la France des Valois ou l'Espagne des Habsbourg. La Chine était l'empire au centre du monde, et elle avait accordé le Mandat du Ciel à ces satellites tributaires qui étaient censés en être honorés.

Ce monde sinocentrique tributaire fut totalement désorganisé par les guerres britanniques de l'opium à partir de 1840, et par les concessions portuaires et les traités inégaux que la Grande-Bretagne, suivie par d'autres puissances occidentales, imposa à la dynastie mandchoue mourante. Contrairement aux premiers contacts avec l'Occident aux XVI^e et XVII^e siècles, qui avaient été largement repoussés par une Chine et un Japon tout à fait capables d'affronter militairement l'Occident, grâce à des ressources égales voire même supérieures, le démembrement en cours de l'Empire du Milieu, après 1840, montra clairement que la nouvelle confrontation se déroulait avec un adversaire technologiquement supérieur.

³ Pour une discussion approfondie sur l'Etat colbertiste prussien et des parallèles avec le Japon, voir David Landes «Japan and Europe», dans W. Lockwood, *The State and Economic Enterprise in Japan*, Princeton University Press, 1965.

⁴ Aujourd'hui il est risible de voir les responsables économiques du gouvernement américain faire la leçon aux pays en développement sur la nécessité de protéger leurs propres industries. D'autant plus que ces économistes ignorent généralement les origines américaines d'une telle stratégie, étant donné la profonde indifférence des départements d'économie, férus de mathématiques, à l'égard de l'histoire de la pensée (ou même de l'histoire) économique.

⁵ Cf. Michael Hudson, *Economics and Technology in 19th Century American Thought. The Neglected American Economists*, Garland Press, 1975.

⁶ Gallimard, Collection Tel, 1998 (NdT).

⁷ La restauration de Meiji commença lorsque le shogunat des Tokugawa fut renversé et que l'empereur retrouva ses pouvoirs (NdT).

Répondre de manière adéquate signifiait acquérir un armement moderne, mais aussi posséder l'organisation sociale, la science, la technologie et la puissance industrielle qui sous-tendaient une armée moderne. La décadence avancée de la dynastie Yi (1390-1910) en Corée, contrôlée par l'aristocratie terrienne décadente (*yangban*), rendit impossible toute réponse cohérente⁸, mais le Japon, qui avait déjà connu un développement précapitaliste important pendant la période Tokugawa (1600-1868), se réorganisa avec succès lors de la restauration de Meiji et, dans les années 1890, il commença à être reconnu comme une formidable puissance mondiale.

Quelques Japonais avaient déjà visité l'Occident dans les années 1850 et 1860 avant la Restauration de Meiji ; ils initièrent le processus d'assimilation culturelle, scientifique, technique et militaire qui allait dominer durant les décennies suivantes. Après 1868, cependant, le gouvernement de Meiji envoya des missions exploratoires officielles aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en France et en Allemagne pour obtenir des renseignements complets sur les «meilleurs acquis de l'Occident» dans tous les domaines. Quand ces missions rendirent leurs rapports, le gouvernement japonais décida de s'inspirer de l'exemple de trois pays : les États-Unis pour leur système scolaire public ; la France pour son armée et son code civil ; et l'Allemagne pour son droit constitutionnel et ses institutions juridiques⁹. Après la défaite de la France lors de sa guerre avec la Prusse en 1870-1871, cependant, l'attention se focalisa sur le pays d'Europe qui ressemblait le plus au Japon : l'Allemagne nouvellement unifiée, dominée par la Prusse de Bismarck.

Alors que la Grande-Bretagne et la France étaient, à l'époque, les puissances mondiales dominantes, et allaient se lancer dans leur expansion impérialiste en Afrique et en Asie, leurs régimes économiques et leurs idéologies fondés sur le libre-échange avaient moins à offrir au Japon que le modèle du «développement tardif» germano-prussien. L'unification de Bismarck avait mis en déroute l'opposition libérale-démocrate ; elle avait placé l'Allemagne sur la voie d'un développement capitaliste rapide, tout en préservant la puissance et la richesse de la classe agraire des Junkers¹⁰. L'Allemagne avait également conservé son empereur, une réalité qui séduisait les Japonais, désireux de conserver le leur. (Ce culte de l'empereur allait bien entendu jouer un rôle central dans l'avenir).

De 1870 à 1933, en termes d'institutions sociales, l'Allemagne fut beaucoup plus une référence pour les pays sous-développés que les États-Unis. En Allemagne, l'étatisme paternaliste et l'existence d'un parti ouvrier de masse jouèrent tous deux un rôle décisif. A partir des guerres de libération contre Napoléon, l'Allemagne développa une idéologie du développement commercial, qui s'exprima d'abord dans la conception de l'«État commercial fermé» selon Fichte, puis fut approfondie par List (son œuvre fut traduite en japonais et commença à être largement lue dans les années 1880¹¹).

⁸ La Corée repoussa effectivement les incursions navales et militaires, françaises et américaines, entre 1866 et 1882, mais, à partir de 1876, elle fut convoitée par le Japon, nouvelle économie émergente.

⁹ Pour un bon aperçu de ces missions et de leurs résultats, cf. Hirakawa Sukehiro, «Japan's Turn to the West» in Bob Tadashi Wakabayashi (dir.), *Modern Japanese Thought*, Cambridge University Press 1998, pp. 30-97.

¹⁰ Barrington Moore analyse les «révolutions d'en haut» allemande et japonaise dans un livre qui est devenu un classique : *Les origines sociales de la dictature et de la démocratie* [1966], Maspero, 1969. [Implantés dans le nord-est de l'Allemagne, les Junkers étaient des propriétaires terriens nobles qui servaient dans l'armée et occupaient une place prépondérante à sa tête. Politiquement, ils étaient représentés par le Parti conservateur allemand et la Ligue agraire au Reichstag. Ils influençaient également la politique économique de l'Empire (NdT).]

¹¹. Cf. T. Morris-Suzuki, *A History of Japanese Economic Thought*, Routledge, 1989. Ou encore, «L'influence de Friedrich List [...] sur la pensée de Meiji concernant la politique économique dépassa probablement celle de tout autre économiste étranger», A. Mikuni/R.T. Murphy, *op. cit.*, p. 97.

L'Allemagne ne fit que transposer la politique mercantiliste (ou caméraliste) qu'avait suivie l'État prussien au cours de son ascension vers le statut de grande puissance en Europe, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Grâce à la continuité de la fonction publique prussienne, qui avait joué un rôle décisif dans la phase mercantiliste avant 1789, puis dans la «création par en haut d'une société civile» à l'époque napoléonienne, l'Allemagne, en 1850 et par la suite, possédait un système d'institutions d'enseignement et de recherche orienté vers l'innovation technologique, sans équivalent dans le monde entier. Après l'éruption soudaine de l'Allemagne unifiée sur la carte de l'Europe en 1864-1870, éruption couronnée par l'humiliation militaire de la France (alors considérée comme ayant la plus grande armée du monde), ce système devint le modèle envié de tous les pays industriels en développement.

La phase intensive de l'accumulation capitaliste ne se caractérise pas seulement par une gestion scientifique tayloriste ; elle repose tout autant sur une application directe de la science au processus de production lui-même, contrairement aux méthodes désordonnées du développement industriel antérieur. Dans ce domaine, le système prussien des universités techniques («*technische Hochschulen*») et des instituts de recherche d'État était sans égal ; ses résultats, dès les années 1880, étaient évidents dans les industries chimique, électronique et sidérurgique allemandes, ainsi que dans l'agriculture scientifique et les applications militaires. Pratiquement toutes les universités japonaises créées à partir des années 1870 s'inspirèrent du modèle allemand, et les universitaires et les administrateurs allemands visitèrent fréquemment le Japon.

Mais l'exemple de cet «État colbertiste allemand (ou prussien)» ne fut pas le seul facteur important. Les structures des cartels allemands, et leur réglementation, furent étudiées et copiées, et le Japon prit la Reichsbank allemande comme modèle pour sa Banque centrale.

Enfin, l'Allemagne réussit à contenir un parti ouvrier de masse et à l'enrôler dans son propre appareil d'État¹². Avant que l'industrialisation commence sérieusement au Japon à partir des années 1870, et beaucoup plus tard en Corée, le mouvement ouvrier ne représentait pas un problème immédiat ni pressant au début de la période de Meiji. Mais l'exemple allemand fut décisif plus tard, avec le début des conflits ouvriers dans les années 1890 et l'introduction du marxisme parmi les intellectuels japonais vers 1900. En prévision de ces troubles et de l'introduction du marxisme, l'Ecole historique allemande (Brentano, Stein, Schmoller) proposa des politiques économiques et sociales qui furent introduites au Japon dans les années 1880¹³, dans le vain espoir que le Japon puisse contourner les conséquences

¹² D'un point de vue marxiste, R. Szporluk a analysé en détail l'étatisme, inspiré des théories de List, qui dominait à la fois la stratégie économique allemande et, discrètement, une bonne partie du Parti social-démocrate. Cf. *Communism and Nationalism. Karl Marx Against Friedrich List*. Oxford University Press, 1988.

¹³ «J'ai évoqué le concept d'Etat par rapport à celui de la nation. Dans le Japon de la période Meiji, une telle notion purement abstraite de l'État était inconcevable [...]. Le concept shintoïste japonais d'une communauté organique a favorisé l'amalgame entre la nation et l'État au Japon, mais il ne fut pas le seul à le faire. Le confucianisme que les Japonais empruntèrent à la Chine n'offrait pas non plus de distinction conceptuelle entre l'État et la société. Le Tianxia ("tout ce qui est sous le ciel", ou tenka en japonais) était une abstraction culturelle plutôt que politique. Par conséquent, contrairement à l'Occident, l'État n'existait pas comme une notion purement politique, ni en Chine ni au Japon, jusqu'à ce qu'il se soit introduit de force par le système interétatique des puissances occidentales. Malgré cette similitude fondamentale et les influences politiques communes, il existait cependant d'importantes divergences entre les systèmes confucéens chinois et japonais en tant que doctrines politiques, et entre les milieux intellectuels dans lesquels le marxisme fut introduit au début du XX^e siècle.» (Germaine Hoston, *The State, Identity and the National Question in China and Japan*, Princeton University Press, 1994, p. 95.)

sociales néfastes du développement capitaliste et les dangers évidents que présentaient les mouvements révolutionnaires européens pour les institutions et le maintien statu quo.

Malgré les apparences, le Parti social-démocrate allemand avait été dominé dès le départ, en pratique sinon en théorie, par l'orientation étatiste, favorable à la collaboration de classe, défendue par Ferdinand Lassalle. Dans sa *Critique du programme Gotha* de 1875, Marx voyait déjà dans l'idée lassalléenne d'un «*État populaire*» une conception dangereuse, totalement étrangère à sa propre théorie, et qui annonçait sans doute l'idéologie ultérieure de la «*communauté du travail*» fasciste. Cet étatisme aurait en effet de puissantes conséquences sur le développement du mouvement ouvrier et de la théorie marxiste au Japon.

Pour comprendre la rencontre entre l'Asie orientale et l'Occident à la fin du XIX^e siècle dans ses spécificités japonaises, coréennes et chinoises, il faut analyser le moment où elle a eu lieu, tant en ce qui concerne l'évolution de l'Occident lui-même que la volonté des trois pays respectifs d'absorber les développements qui s'y déroulèrent¹⁴. Les premiers effets majeurs se produisirent dans les traductions, durant les années 1870 et 1880, des textes de penseurs alors dominants tels que Charles Darwin, John Stuart Mill, Thomas Huxley et Herbert Spencer (qui avait appliqué les conceptions de Darwin à la sociologie). Ce que les intellectuels asiatiques tirèrent du darwinisme social, en particulier, c'est sa conception de la «survie du plus apte» ; cette notion leur semblait convenir parfaitement à la situation critique de leurs pays dans ce monde nouveau où les relations de pouvoir avaient délogé l'ordre sinocentrique antérieur. Ces rencontres intellectuelles firent naître de nombreux malentendus, tant les influences et les traductions s'enchevêtrèrent, mais elles prirent lentement une tournure plus réaliste. Ainsi, par exemple, Adam Smith fut traduit et débattu après Mill and List ; le néokantisme allemand fut découvert avant Rousseau¹⁵ ; et les idées d'Henry George et de son impôt unique sur les revenus fonciers eurent un impact bien plus important en Asie orientale (où la lutte entre paysans et propriétaires posait la question de la rente foncière) qu'aux États-Unis¹⁶.

La Russie tsariste (et, après 1917, la Russie révolutionnaire) fut en fait la plus menacée par l'émergence de ces radicaux asiatiques qui tentaient d'élaborer une réponse critique face à l'impact

¹⁴ «*Les intellectuels chinois du XX^e siècle qui rencontrèrent le rationalisme de Kant commencèrent en prenant son système par la fin, sans se poser les questions concernant l'être qu'il s'était posées à ses débuts [...]. Les intellectuels chinois ont vu dans le kantisme à la fois une émancipation de l'ego et une éthique qui, au lieu de déterminer le comportement moral par les conséquences qui en découlent, stipulait que la bonne conduite était une loi inconditionnelle, un impératif catégorique.*» (F. Wakeman, *History and Will. Philosophical Perspectives of Mao tse-tung's Thought*, University of California Press, 1973, p. 180.

¹⁵ «*Dès les années 1870, les Japonais avaient traduit Rousseau, Montesquieu, Bluntschli, Darwin*» ainsi que «*les romans de Hugo, Dostoïevski, Tourgueniev [...], la poésie de Shakespeare, Byron, Goethe, Heine*». Les Japonais avaient «*un sens aigu et parfois arrogant de leur statut particulier d'agent (de la culture moderne) en Asie*» (Jerome Grieder, *Intellectuals and the State in Modern China. A Narrative History*, The Fress Pres, 1981, p. 141). Sun Yat-sen intégra l'impôt foncier unique de Henry George dans toutes ses formulations programmatiques successives. En Chine, «*en l'espace d'à peine plus de deux décennies, l'avant-garde intellectuelle chinoise parcourut toute la gamme de la pensée occidentale, de Socrate, Platon, Aristote à Locke, Montesquieu, Rousseau et Bertrand Russell, en passant par Marx, Mill, Bentham, Kropotkine, Spencer et Darwin, et même John Dewey*». (R. Scalapino /G.T. Yu, *Modern China and Its Revolutionary Process*, University of California Press, 1984, p. 110.).

¹⁶ Donald Treadgold, *The West in Russia and China*, volume 2, *China 1582-1949* ? Westview Press, 1985, chapitre 3. [On appelle georgisme, la philosophie économique inspirée des écrits de Henry George, selon laquelle la valeur économique des produits de la terre appartient à tous les membres de la société et qu'il faut financer un revenu de base au moyen d'une taxe prélevée sur la rente foncière. (NdT).]

occidental, si on les compare au mimétisme servile d'idéologies mal comprises qui sévissait dans ce pays. Tout comme la Chine, la Russie était une société essentiellement agraire dominée par une élite très réduite et décadente. D'où l'exemple des populistes russes (déjà en déclin en Russie même) qui enflamma l'imagination des opposants chinois, coréens et japonais ; dans les années 1890, ces derniers commencèrent à élaborer des plans, dont certains réussirent, pour assassiner des hauts fonctionnaires et l'empereur japonais lui-même. L'influence du populisme russe fut rapidement suivie par celle de l'anarchisme, grâce au grand impact de Tolstoï et plus encore de l'œuvre de Kropotkine, notamment *La Conquête du pain*, *La Grande Révolution(1789-1793*¹⁷) et l'idée de mutualisme. En 1900, Tokyo avait commencé à jouer, pour les radicaux asiatiques le rôle (qui se poursuivra dans les années 1930) que Londres et Zurich jouaient pour l'Europe. Des milliers d'étudiants chinois et coréens s'y rendirent pour découvrir Marx, Nietzsche et Kropotkine ; ils voulaient avoir une idée plus claire et plus concrète des mouvements ouvriers européens qui tentaient de réformer, ou de renverser, le capitalisme. Des milliers de Japonais étaient déjà allés étudier en Allemagne et ils furent suivis par des Chinois qui firent des études à la fois en Allemagne et aux États-Unis (où, par exemple, le chrétien Sun Yat Sen subit l'influence du modernisme protestant allemand et du georgisme), et des courants similaires s'installèrent à Paris où ils rencontrèrent les variantes françaises de l'anarchisme et du syndicalisme révolutionnaire. Jusqu'en 1920, l'anarchisme fut plus influent que le marxisme dans les mouvements radicaux chinois, coréens et japonais.

C'est la position de l'empereur qui posa le plus grand problème pour l'absorption des idées et des institutions occidentales (surtout allemandes) au Japon, pays le plus avancé d'Asie orientale. Les théories constitutionnelles allemandes de Bluntschli¹⁸ et de Gneist furent très utiles et convinrent parfaitement à ceux qui élaborèrent la notion du *kokutai* (la «communauté sociale» présidée par l'empereur). Les théoriciens juridiques libéraux tels que Minobe Tatsukichi contestèrent par la suite la théorie dominante du *kokutai*¹⁹, selon laquelle l'empereur était un dieu vivant et descendait de la dynastie impériale ininterrompue du dieu-soleil, fondée au III^e siècle après Jésus-Christ. Ils considéraient l'empereur comme un simple organe de l'État, mais ils furent marginalisés et payèrent très cher leur crime de lèse-majesté. Le plus important théoricien japonais du fascisme, Kita Ikki, proposa une interprétation marxiste du rôle de l'empereur, que nous allons maintenant aborder. Elle est d'autant plus importante que le culte de l'empereur japonais fut au centre de la domination coloniale de la Corée, domination qui contribua de manière importante à la formation du capitalisme coréen, dans la période 1910-1945.

L'Asie orientale commença à assimiler sérieusement les théories libérales de John Stuart Mill, les découvertes de l'Ecole historique allemande, et les conceptions anarchistes et marxistes de la société. Mais ce processus ne suivit pas une évolution parallèle à celle de l'Europe, car il se déroula de façon

¹⁷ *La Conquête du pain* et *La Grande Révolution* sont disponibles respectivement aux éditions du Sextant et TOPS (NdT).

¹⁸ Kato Hiroyuki avait traduit une partie du livre de Johann Kaspar Bluntschli, *Le droit public général* (Hachette/BNF [1881], 2014) au début des années 1870. Selon Germaine Hoston, les Japonais furent influencés, non seulement par Bluntschli et Gneist, mais aussi par les théoriciens allemands du droit Lorenz von Stein, A. Mosse, K. Rudolph, H. Roesler, G. Jellinek et H. Schulze (*op. cit.*, p. 87). En général, la théorie mystique d'inspiration shintoïste du *Tenno* (empereur) fondait l'État et la nation en un seul élément (Hoston, *op. cit.*, p. 92)

¹⁹ Sur Minobe, cf. F. Miller, *Minobe Tatsukichi. Interpreter of Constitutionalism in Japan*, University of California Press, 1965. Minobe (Hoston, *op. cit.*, p. 92) pensait que l'empereur devait être traité selon la loi comme tous les autres monarques.

plus rapide et anarchique, en quelques décennies, et il dut soudain faire face à une nouvelle idéologie : le fascisme.

Le fascisme se développa en Europe selon une dialectique qui ne pouvait pas être, et ne fut pas, la même en Asie orientale. Cette région du monde n'avait pas connu la longue ébullition de la contre-révolution qui se déploya après 1789, ni les contributions de Burke, De Maistre, De Bonald ou Savigny, ces intellectuels qui théorisèrent les vertus de l'Ancien régime après que son pouvoir eut été affaibli et mis irrévocablement sur la défensive par la Révolution française. L'Asie orientale était plutôt destinée à rencontrer une réaction moderne qui s'exprima dans les théories de la révolte plébéienne contre l'ancien conservatisme. Cette réaction commença, dans un processus complexe, en France dans les années 1880, par une rébellion «aristocratique» des non-aristocrates, qui chevaucha la vague des courants politiques plébéiens de masse en Europe continentale. Comme en témoignent la guerre des Boers (1899-1902), l'affaire Dreyfus, l'apparition d'un nouvel antisémitisme, ou des mouvements d'Europe centrale tels que le pangermanisme. (En 1900, l'Asie orientale importa cette matrice idéologique dans son panasiatisme qui lui permit à la fois de réagir contre la domination du monde occidental et de justifier l'expansion impérialiste japonaise pendant la seconde guerre mondiale²⁰.) Cette nouvelle synthèse s'exprima en Europe dans la brève collaboration, en 1911, entre les partisans radicaux de George Sorel dans le Cercle Proudhon et les monarchistes de l'Action française, à laquelle appartient le militant fasciste Georges Valois, après la première guerre mondiale. Mais, en ce qui concerne les mouvements politiques de masse, ce furent les mythes de l'élite prolétarienne et de la grève générale, conçus par Sorel, qui eurent l'impact pratique le plus important, en l'occurrence sur les syndicalistes révolutionnaires italiens. Parmi eux, il faut signaler Errico Corradini, qui avait élaboré en 1910 la théorie selon laquelle des «nations prolétariennes» comme l'Italie étaient en lutte avec des «nations capitalistes» ploutocratiques comme la Grande-Bretagne et la France. En 1915, Benito Mussolini, était encore un dirigeant et un orateur agressif de l'aile gauche internationaliste du Parti socialiste italien, mais, un peu plus tard, il récupéra cette arme idéologique toute prête lorsqu'il vira à l'extrême droite pour fonder le premier mouvement fasciste qui fournit des troupes de choc contre la classe ouvrière en 1919-1920 et prit le pouvoir en 1922.

Mussolini fut le premier à récupérer les éléments idéologiques irrationnels élaborés au cours de plusieurs décennies contre les théories sociales influencées par les Lumières et par Marx. Et cela démontre que le fascisme vient de la gauche non marxiste²¹.

La véritable synthèse, cependant, ne se produisit pas en Italie mais en Allemagne. La lignée idéologique qui mène au fascisme et passe par Stirner, Proudhon, Bakounine, Nietzsche, Sorel est tortueuse et l'objet de nombreux débats. Mais on discerne clairement un fil qui part de l'esthétisation du Moi absolu dans la philosophie idéaliste allemande, en particulier de Schelling et Fichte, une fois qu'ils

²⁰ Le panasiatisme est abordé en passant dans Germaine Hoston, *op. cit.* (1994). On trouvera une étude complète, malheureusement entachée par un biais post-moderne, dans D. Ham, *A Meiji Discourse on Asia : A Study of Asianism*, thèse de doctorat, Université de Chicago, 1993. Après avoir concédé que l'asiatisme est rapidement devenu une idéologie servant les objectifs de la domination japonaise de l'Asie, Ham écrit : «*l'avenir de l'asiatisme est plein de possibilités. Cependant [...] la tension entre la conscience asiatique et la conscience nationale reste une partie intégrante de l'asiatisme en tant que discours. Ainsi, il ne faut pas sous-estimer le potentiel de l'asiatisme mais observer attentivement les développements futurs de l'environnement intellectuel et idéologique du Japon*» (p. 231). En effet. Apparemment, pour les postmodernes, n'importe quel bâton, même ceux qui sont souillés par le fascisme et le militarisme, fait l'affaire pour combattre le «*discours du maître*» universaliste.

²¹ On trouvera une excellente description de cette perspective sur le fascisme dans João Bernardo, *Labirintos do fascismo*, Afrontamento, 2003 [une version actualisée en 2018 est disponible en ligne, *NdT*]

sortirent du cadre kantien contre lequel ces deux philosophes se rebellaient. Hegel situa plus tard la dimension universelle du travail (c'est-à-dire pour lui sa valeur créatrice) chez les fonctionnaires et l'administration d'État dirigée par le monarque prussien. Mais après l'échec des révolutions de 1848, et la relocalisation matérialiste, par Marx, de la créativité humaine dans une «action transformatrice» «sensible», le Moi esthétisé continua à faire son chemin. Il se sépara de plus en plus de tout cadre social universel : la «liberté» ne fut donc plus comprise en relation avec la «nécessité» (comme chez Marx) mais comme une révolte croissante contre la «contrainte». Une fois que l'individualité est séparée du social et procède selon sa propre logique, consciemment ou non, elle a besoin d'une force médiatrice plus importante pour «arbitrer» la guerre des volontés «esthétisées». Et cette force médiatrice, est en fin de compte incarnée par l'État.

En pratique, dans le mouvement anarchiste de la fin du XIX^e siècle, le «mutualisme» souligna de plus en plus la nécessité d'un organe de coordination plus important pour juger de la communalité des «egos conscients» et décentralisés, des unités de production ou des communautés. D'où la curieuse évolution d'une sorte de «volonté de pouvoir» esthétisée, inspirée par Nietzsche, vers les États fascistes dirigés par Mussolini et plus tard par Hitler, qui tous deux se désignèrent spécifiquement comme des «artistes» plutôt que comme des dirigeants politiques.

Une telle évolution ne pouvait se produire sous une forme similaire en Asie orientale, où une classe moyenne pseudo-aristocratique déracinée n'avait pas encore eu le temps de se développer. En effet, comme l'a fait remarquer Joseph Levenson, *«Comment l'anti-académisme dans la Chine des Ming aurait-il pu prendre la forme qu'il a revêtue en Occident, où une avant-garde artistique, s'opposant aux goûts conventionnels du public, faisait partie d'une intelligentsia généralement vaguement marginale, et qui, de façon emblématique, s'agitait fiévreusement dans un monde qu'elle ne pouvait pas dominer ? En Chine, où l'intelligentsia dominait effectivement par le biais des nobles-fonctionnaires, le mépris des anciens et le mépris du public étaient pour le moins improbables. L'association facile entre l'anti-académisme occidental et l'individualisme juvénile y était impossible. On ne pouvait faire de plus grand éloge [...] à un peintre que de lui dire qu'il avait complètement assimilé l'esprit d'un vieux maître²².»*

Il n'est pas nécessaire ici de déterminer si le régime japonais des années 1930 à 1945 était spécifiquement fasciste, ou s'il s'agissait simplement d'une dictature militaire particulièrement dure. La «révolution par le haut» de Meiji, qui emprunta au droit constitutionnel prussien, créa une culture politique d'élite dans laquelle, au départ, dans les années 1890, pas plus de 5% de la population pouvait voter et où la bureaucratie d'État détenait dès le début le véritable pouvoir de décision²³. Le système se

²² Joseph Richmond Levenson, *Confucian China and Its Modern Fate*, University of California Press, 1965, p. 28. Il est intéressant de noter, d'autre part, que les premiers anarchistes japonais furent parmi les rares à rejeter viscéralement l'étatisme japonais inspiré par la Prusse, et en des termes qui ne sont pas sans rappeler ceux des populistes russes. *«Rejetant avec véhémence les éléments étatistes allemands importés dans le régime de Meiji, Kotoku et ses disciples éprouvèrent également un profond désir de restaurer ce qu'ils croyaient être des vertus japonaises traditionnelles, dont beaucoup étaient exprimées dans la notion kokutai de la communauté organique elle-même.»* (Houston, *op. cit.*, 1994, p. 139.)

²³ Divers travaux ont tenté de définir la nature du pouvoir ultime dans le système japonais : *«Au Japon, le pouvoir est masqué. Depuis plus de mille ans, l'élite dirigeante du pays a compris et utilisé la clé pour maintenir une emprise ininterrompue sur le pouvoir : déguiser et disséminer les sources de ce pouvoir [...]. En effet, c'est la nature de ce pouvoir – le pouvoir extralégal de la bureaucratie japonaise – qui se présente peut-être comme le plus grand bloc conceptuel auquel les Occidentaux doivent faire face, s'ils veulent saisir complètement la nature de l'élaboration des politiques au Japon.»* (A. Mikuni/R.T. Murphy, *op. cit.*, pp. 39-41.) *«L'élite bureaucratique du Japon se tient au-dessus de toute notion de responsabilité envers les institutions judiciaires ancrées dans l'État de droit [...] une des*

caractérisait par la domination conjointe du pouvoir civil et du pouvoir militaire, lui-même profondément influencé par le modèle prussien²⁴.

Il est important d'examiner plus attentivement le développement de ce militarisme étatiste-impérialiste au Japon. En effet, lors de l'expansion de l'empire japonais, surtout en Mandchourie, on observa le franchissement d'un seuil qualitatif qui eut de grandes implications pour le développement de l'Asie après 1945. La période Tokugawa (1600-1867) avait légué à son successeur une population alphabétisée (autant que la Grande-Bretagne en 1868) et une bureaucratie rationnelle. Avec un tel héritage, dès le début de l'ère Meiji (1868-1912), comme nous l'avons vu, la «main invisible» d'Adam Smith portait en fait «*le coup-de-poing américain du mercantilisme de List*²⁵». Dès 1850, l'État des Tokugawa avait déjà financé la construction d'une aciérie. Au début de l'ère Meiji, cette politique fut étendue avec la construction de l'usine sidérurgique de Kamaishi (1874) et plus tard (1897) avec l'aciérie de Yawata (l'actuelle Nippon Steel) construite avec des équipements de production acquis auprès de la Gutehoffnungshütte²⁶ allemande.

Toshimichi Okubo (1830-1878), membre de la commission envoyée en Europe au début des années 1870, fut l'un des personnages clés de cette stratégie. Okubo découvrit les idées de List en Allemagne et son programme économique de 1874 était imprégné par les conceptions de cet économiste. Après l'assassinat de cet homme d'Etat japonais par des nationalistes, l'État de Meiji se lança dans «*la plus grande privatisation non coercitive d'installations industrielles de l'histoire*²⁷». L'interpénétration du développement économique et militaire fut totale et le restera jusque dans les années 1940. A partir des années 1870, le soutien de l'Etat avait transformé la société Mitsubishi en «*l'un des plus grands*

raisons pour lesquelles il est si difficile d'analyser le processus politique au Japon, c'est qu'il n'est délibérément pas écrit» (op. cit., p. 51). Cf. également Johnson op. cit., p. 26 et suivantes. Comme le dit Johnson, «*je souhaite expliquer pourquoi la contradiction entre l'autorité formelle de l'empereur (avant la guerre) ou de la Diète (après la guerre) et les pouvoirs réels de la bureaucratie étatique existe et persiste, et pourquoi cette divergence contribue au succès de l'État développementiste*» (op. cit., p. 36).

²⁴ «*Le système bismarckien est décrit [...] comme suit : "Le Premier ministre restait responsable devant le roi, et non devant le parlement, et l'armée restait sous le contrôle du roi. En pratique, cet arrangement donna un pouvoir extraordinaire d'abord à Bismarck, puis à la bureaucratie prussienne et impériale, tant vis-à-vis du monarque que du parlement"*», Chalmers Johnson, *MITI and the Japanese Miracle. The Growth of Industrial Policy, 1925-1975*, Stanford University Press, 1982, p. 36.

²⁵ Richard J. Samuels, *Rich Nation, Strong Army (National Security and the Technological Transformation of Japan)*, Cornell University Press, 1994, p. 14.

²⁶ Gutehoffnungshütte : entreprise sidérurgique créée en 1782 dans la Ruhr. Dès 1820, elle se lança dans la construction de machines et de bateaux à vapeur, de locomotives, de voies ferrées et de ponts. Au milieu du XIX^e siècle, elle acquit diverses mines de minerai et de charbon et développa sa production d'acier à partir de 1870 (NdT).

Richard J. Samuels, *Ibid.*, p. 38. Cependant, «*même après que le contrôle de la valeur nominale des actions des nouvelles entreprises ait été remis aux descendants des élites féodales à des prix dérisoires dans les années 1880, les élites continuèrent à agir comme si la bureaucratie devait prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer la viabilité continue des entreprises*», A. Mikuni/R.T. Murphy, op. cit., p. 106.

²⁷ Richard J. Samuels, *Ibid.*, p. 38. Cependant, «*même après que le contrôle de la valeur nominale des actions des nouvelles entreprises ait été remis aux descendants des élites féodales à des prix dérisoires dans les années 1880, les élites continuèrent à agir comme si la bureaucratie devait prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer la viabilité continue des entreprises*», A. Mikuni/R.T. Murphy, op. cit., p. 106.

*combinats militaro-industriels du monde*²⁸». La victoire allemande sur la France en 1870-1871 fit comprendre aux Japonais l'importance de l'industrie pour la force militaire. En 1877, «*l'industrie japonaise de l'armement était entièrement détenue et exploitée par l'État Meiji*²⁹», et même avant la Restauration de Meiji, elle avait été «*l'indicateur principal de la marche forcée du Japon vers l'industrialisation*³⁰». Dans les années 1890, cependant, on assista à un passage à la production privée d'armement. Mais l'armée resta toujours un stimulant clé pour le reste de l'économie, et de nombreuses sociétés japonaises modernes «*furent créées par l'establishment militaire de l'ère Meiji*³¹».

En raison de l'inégalité des traités qui empêchaient le Japon d'imposer des droits de douane, la Banque industrielle du Japon fut créée en 1900 et «*utilisée pour détourner les capitaux étrangers des investissements directs et les diriger vers des placements de portefeuille afin de limiter le contrôle étranger sur l'industrie japonaise*³²». En 1911, le Japon reprit le contrôle de sa politique douanière.

Après la première guerre mondiale, un plan de «rationalisation industrielle» fut élaboré (un peu comme le «mouvement de rationalisation» qui se produisit en Europe occidentale à la même époque) et il conduisit, en 1931, à l'«incident de Mandchourie³³» et à une «loi sur le contrôle des industries importantes» établissant un «Conseil de promotion de l'indigénisation».

L'émergence du Japon en tant que puissance mondiale eut lieu, de toute évidence, dans le contexte de l'impérialisme et de la course aux armements, à la fin du XIX^e siècle. Le contrôle de la péninsule coréenne était l'un de ses principaux objectifs initiaux. Le Japon entra immédiatement en conflit avec la Chine impériale (qui avait exercé la suzeraineté sur la Corée pendant des siècles) et la Russie tsariste qui cherchait sans cesse à s'étendre vers l'Est. Le triomphe militaire du Japon durant la guerre de 1894-1895 avec la Chine marqua son émergence en tant que nouvelle puissance mondiale et il abolit également la suzeraineté de la Chine sur la Corée. Cette victoire marqua une rupture définitive avec le «Mandat du Ciel» sinocentrique, selon lequel la classe des *yangban* en Corée avait considéré le Japon comme un satellite de la Chine, éloigné, secondaire, et inférieur. La guerre amena également les impérialismes américain et allemand à bouleverser la politique de l'Asie orientale pour la première fois. Pendant que le Japon était empêché d'atteindre d'importants objectifs territoriaux en Chine, l'Allemagne se vit accorder le bail de Kiou-Chou sur la péninsule du Liaodong, en 1898. Les troupes japonaises jouèrent également un rôle clé dans l'écrasement de la révolte des Boxers³⁴ de 1900.

La nouvelle victoire du Japon dans la guerre russo-japonaise fut encore plus importante, cependant, d'un point de vue historique mondial. Non seulement elle lui permit de revendiquer la Corée, mais cet

²⁸ Samuels, *op. cit.*, *ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 84.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, p. 87.

³² *Ibid.* p. 39.

³³ Le 18 septembre 1931, un attentat organisé par les Japonais, détruisit une section de la voie ferrée appartenant à une société japonaise, ce qui provoqua l'invasion du sud de la Mandchourie par les troupes japonaises et la création, quelques mois plus tard, de l'Etat fantoche du Mandchoukuo (*NdT*).

³⁴ Ce mouvement populaire d'ouvriers agricoles, de bateliers, de porteurs et d'artisans ruinés commença clandestinement en 1897, puis apparut au grand jour en 1898, autour de slogans opposés aux réformes pro-occidentales, à la présence des colons étrangers et à la dynastie mandchoue. Il fut utilisé par l'impératrice douairière Cixi pour tenter de chasser les puissances étrangères mais l'Autriche-Hongrie, la France, l'Allemagne, l'Italie, le Japon, la Russie, le Royaume-Uni et les Etats-Unis s'allièrent pour réprimer cette rébellion, mobilisant cent mille soldats qui semèrent la terreur et firent des milliers de morts. L'impératrice tourna une fois de plus sa veste et envoya les troupes impériales contre les Boxers (*NdT*).

événement stupéfia le monde puisqu'il marqua la première victoire d'une puissance non occidentale sur un grand pays occidental³⁵, et déclencha la révolution de 1905 en Russie, répétition générale de celle de 1917. Néanmoins, comme en 1895, la pression impérialiste occidentale priva à nouveau le Japon de tous les fruits de sa victoire, et renforça un sentiment ultra-nationaliste au Japon qui accrut le pouvoir des militaires sur le gouvernement civil.

En outre, à la suite des victoires japonaises de 1895 et de 1905, les luttes ouvrières éclatèrent sur le front intérieur, comme l'avaient craint les intellectuels influencés par l'École historique allemande. Même si les ouvriers d'industrie représentaient à peine 1 % de la population japonaise à l'époque, une vague de grèves persista pendant trois ans, de 1896 à 1898 ; une deuxième vague éclata en 1906-1907, surtout parmi les ouvriers des chantiers navals, en particulier lors du soulèvement dramatique des travailleurs des chantiers navals d'Ashio. En Corée, bien que les circonstances furent évidemment différentes (et que ce pays fut moins développé économiquement), on assista également à une lente émergence des luttes ouvrières. Les mineurs de Hamkyung. Trouvé avaient attaqué un bureau du gouvernement local en 1888 à cause de la lourdeur des impôts ; le premier syndicat coréen fut organisé par les dockers des ports de Mokpo et Koonsan en 1898, et ces travailleurs menèrent huit grèves jusqu'en 1903 ; les cheminots arrêtaient le travail à cinq reprises rien qu'en 1901, et les ouvriers de la compagnie Kyung Sung Electric se révoltèrent pour obtenir de meilleurs salaires. En 1909, les mineurs de la mine de Sakju Sindandong se révoltèrent et combattirent les troupes japonaises envoyées pour les réprimer³⁶.

Malgré l'humeur patriotique belliqueuse qui régnait au Japon en 1905, la gauche socialiste naissante s'opposa à la guerre russo-japonaise et dénonça la gauche européenne qui (en raison de son inimitié historique à l'égard du tsarisme) soutenait le Japon, ce dont l'empereur l'avait félicité³⁷. (Il est intéressant de noter que le seul dirigeant européen d'envergure qui attaqua le soutien de la gauche au Japon fut le menchevik Martov.) Cependant, le fait que les puissances occidentales intervinrent, une fois de plus, pour empêcher le Japon de jouir pleinement de sa victoire alimenta les sympathies pour le pansiasiatisme dans de larges couches de la société japonaise. Cette situation renforça également l'idée

³⁵ La victoire militaire du Japon en 1905 fut célébrée dans tout le monde colonial et aussi par des forces politiques très diverses, y compris la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) aux États-Unis.

³⁶ Ces informations aimablement fournies par l'auteur sur les premières grèves coréennes sont tirées du livre en trois volumes (en coréen) de Kim Youngkon, *The Korean History of Work and the Future*, vol. 1, 2005, pp. 151-153.

³⁷ John Crump, *The Origins of Socialist Thought in Japan*, Saint Martin's Press, 1983, pp. 73-74. La centralité du SPD allemand pour les socialistes japonais jusqu'à la répression de 1911 était évidente : «*Pendant la majeure partie de la décennie qui suivit 1901, tous les socialistes croyaient en l'efficacité d'une politique parlementaire. Le succès électoral du Parti social-démocrate allemand, qu'ils considéraient comme un mentor et un modèle, leur donna du courage*» [in B. Tadashi Wakabayashi (dir.), *op. cit.*, p. 161]. Cependant, le marxisme en tant que tel fut introduit au Japon par Sakai Yuzaburo (1859-1900). Sakai s'était rendu en Europe en tant que fonctionnaire de l'État en 1889, l'année de la fondation de la Deuxième Internationale. Il démissionna de son poste et participa au deuxième congrès de l'Internationale en 1891. Il écrivit des articles sur le marxisme dans un journal, sans grand effet visible [cf. Jean-Paul Vilaine, «Les classes laborieuses au Japon» (IV), *Echanges et Mouvement*, n° 110, pp. 38-39 ; <http://www.mondialisme.org/spip.php?article687>]. Comme le dit G. Hoston (*op. cit.*, 1994, p. 94), «*Avec son mélange d'éléments distinctement japonais et confucéens, Kokutai peut être considéré comme l'orthodoxie Meiji dominante, la toile de fond sur laquelle les idées marxistes ont été introduites au début du XX^e siècle.*»

que la mission impériale spéciale du Japon était aussi de chasser les puissances occidentales (blanches) hors d'Asie. Après 1905, le Japon contrôla effectivement la politique coréenne et, en 1910, il entreprit officiellement de coloniser la Corée et Formose (qui deviendra plus tard Taïwan). (Comme nous le verrons, ces événements ne furent pas sans importance pour l'émergence de ces deux «Tigres» asiatiques, soixante ans plus tard.)

La Révolution chinoise de 1911 porta un coup final et fatal au «Mandat du Ciel» de la Chine sur ses anciens régimes tributaires³⁸ (la France avait déjà colonisé l'Annam, la future Indochine, en 1884) et elle concrétisa l'agitation anticonfucianiste des quatre décennies précédentes³⁹. Sun Yat-sen devint président de la République chinoise l'année suivante, mais ce nouveau pouvoir qui succéda à la dynastie mandchoue se révéla si inefficace que, en 1919, la jeunesse radicale passa déjà en masse à l'anarchisme et au marxisme. Les exilés coréens vivant dans la nouvelle colonie japonaise du Mandchoukuo en Chine jouèrent un rôle dans le développement de la révolution chinoise au cours des tournants clés de 1919, 1927 et 1949, et une grande partie de l'évolution de la gauche coréenne au cours de ces décennies se déroula en Chine, en Mandchourie, en Sibérie et au Japon⁴⁰.

La révolution chinoise de 1911 fut également cruciale pour l'évolution du principal futur théoricien du fascisme japonais et de l'expansion impériale, Kita Ikki⁴¹. En 1911, Kita était encore un socialiste et un internationaliste, et il considérait que la collaboration sino-japonaise permettrait d'éradiquer l'impérialisme occidental en Asie. Mais ses expériences en Chine le déçurent profondément, et le convainquirent que le principal problème de la République chinoise était son incapacité à construire un État fort. Ces expériences marquèrent un tournant dans la synthèse qu'il finit par opérer en 1919 entre le marxisme et le culte de l'empereur japonais. Joao Bernardo (*op. cit.*) a décrit cette tentative comme «*d'un des grands classiques de la pensée fasciste mondiale [...] qui mit la démagogie socialiste au service d'un programme ultra-nationaliste*»⁴².

³⁸ La première guerre mondiale et la vague révolutionnaire mondiale de 1917-1921 ont obscurci la mémoire historique de la vague de révolutions et de soulèvements dont la révolution chinoise de 1911 faisait partie. Il s'agit notamment de la révolution russe de 1905, de la révolution iranienne de 1906, d'un soulèvement anticolonial en Inde en 1909, de la révolution mexicaine de 1910-1920, de la révolution portugaise de 1911 et de la grève des champs aurifères de Lena en Russie en 1912, qui marqua le réveil de la lutte ouvrière dans ce pays après la défaite de la révolution de 1905.

³⁹ Jerome Grieder décrit cette ébullition anticonfucianiste dans les premiers chapitres de son livre : *Intellectuals and the State in Modern China. A Narrative History*, Free Press, 1981.

⁴⁰ Pour un portrait de cette diaspora est-asiatique de révolutionnaires coréens, on lira l'excellent livre de Kim San, *The Song of Ariran*, J. Day, 1941.

⁴¹ Sur Kita Ikki, cf. George Wilson, *Kita Ikki : Radical Nationalist in Japan, 1883-1937*, Harvard University Press, 1969 ; et B. Tankha, *Kita Ikki and the Making of Modern Japan*, Global Oriental Ltd, 2006 ; B. Tadashi Wakabayashi (dir.), *op. cit.*, pp. 214-219.

⁴² Pour Kita Ikki, l'empereur était important «*non pas tant en tant qu'institution [...] mais en tant que symbole de la communauté [...]. Au Japon [...] l'institution impériale avait été préservée pour représenter la culture nationale, mais son potentiel en tant que monarchie sociale avait été supprimé par la montée de la politique bourgeoise et bureaucratique au sein de l'ordre constitutionnel [...]. Kita était indifférent à l'idée d'un empereur divin*», in B. Tadashi Wakabayashi (dir.), *op. cit.*, pp. 215-216. D'autres sources l'expriment différemment : «*L'importance centrale de l'institution impériale réside dans le manteau sacré qu'elle fournit pour l'infailibilité bureaucratique ; les assassinats et les intimidations ouvertes qui ont caractérisé la vie politique japonaise avant 1945, et les "scandales" qui ont régulièrement éclaté depuis lors se substituent aux moyens institutionnels permettant de changer de cap*», in A. Mikuni/R.T. Murphy, *op. cit.*, p. 105.

La Corée elle-même n'avait guère été absente de cette ébullition régionale. L'imminence d'une attaque impérialiste à partir des années 1870 avait exposé la décadence de la classe des *yangban* aussi brutalement que la pénétration américaine au Japon en 1853 avait exposé la faiblesse du régime Tokugawa dans ce pays. Mais, en 1884, la seule tentative de lancer une réforme d'en haut similaire à celle de Meiji grâce à un coup d'État «progressiste» s'était soldée par un échec complet. Il fallut faire appel aux troupes japonaises pour écraser la rébellion paysanne du *Tonghak*⁴³ en 1894. Un journal et un magazine lancèrent le débat sur ce que signifiait «être moderne», et la présence croissante du Japon comme avant-garde régionale de la modernité se traduit par une formidable popularité des livres japonais en Corée⁴⁴. A l'instar de leurs homologues chinois, les étudiants coréens affluèrent à Tokyo⁴⁵. Tout comme le Japon, quelques décennies auparavant, s'était découvert être une «nation» et non plus un simple satellite tributaire de l'Empire du Milieu, la Corée fit de même au cours des deux décennies qui précédèrent son annexion par le Japon⁴⁶. Après 1910, les autorités coloniales imposèrent un sévère régime de censure sur les publications en langue coréenne et initièrent leur projet de transformer de force la Corée en une province du Japon.

Durant la première guerre mondiale, l'Asie orientale fut beaucoup plus impliquée sur le plan économique que militaire. L'économie japonaise entra dans une phase d'expansion stimulée par la demande étrangère⁴⁷. En Chine, en revanche, «aux alentours de 1915, il apparut clairement que la révolution républicaine avait échoué à atteindre les objectifs qu'elle s'était fixés⁴⁸». Comme la Chine, le Japon s'engagea du côté des Alliés ; il envahit la Sibérie en 1918 avec 70 000 hommes dans le cadre de la tentative internationale coordonnée d'écraser la révolution bolchevique ; et il utilisa bien sûr ce

⁴³ *Tonghak* (ou *Donghak*) signifie le «savoir oriental» par opposition au *Suhak* («savoir occidental»). Cette nouvelle religion syncrétique fut créée en 1860 par Choe Je-u, un noble (*yangban*) pauvre. Le soulèvement des paysans en 1894 porte le même nom, et il mêla revendications politiques et religieuses, mobilisant aussi bien la noblesse que la paysannerie dans la lutte contre les influences étrangères (*NdT*).

⁴⁴ Cf. A. Schmid, *Korea Between Empires, 1895-1919*, Columbia University Press, 2002.

⁴⁵ «L'influence du radicalisme japonais était bien sûr très forte sur les jeunes Coréens [...]. L'université japonaise était presque le seul endroit où les Coréens pouvaient nouer des liens de sympathie, d'égalité et de camaraderie. Naturellement, ils évoluèrent vers la gauche au même rythme que beaucoup de leurs camarades japonais, parfois plus rapidement. Pendant cette période, le nombre de marxistes coréens formés au Japon était plus élevé qu'en Russie.» (R. Scalapino/Lee Chong-Sik, *Communism in Korea. I : The Movement*, University of California Press, 1972, p. 57.) Ces deux auteurs citent les statistiques de la police sur la population coréenne totale du Japon durant l'entre-deux-guerres (730 000 personnes en 1937), ventilées par affiliation politique, *ibid.* p. 180-183.

⁴⁶ Cf. Carter Eckert, *op. cit.*, p. 226. «L'élite coréenne en particulier aurait trouvé l'idée de nationalisme non seulement étrange mais non civilisée [...] (elle) se considérait moins comme coréenne que comme appartenant à une civilisation cosmopolite plus large, centrée sur la Chine». En 1834, Kim Jong-ho avait publié une carte de la Corée, et fut persécuté pour ce «crime» contre l'orthodoxie confucéenne (M.J. Rheece, *The Doomed Empire. Japan in Colonial Korea*, Ashgate Publishing, 1997, p. 38). En raison de la longue participation de leurs «prédécesseurs» dans la zone transnationale de l'Asie orientale», écrit Andre Schmid, «les anciens universels, enracinés dans l'épistémologie confucéenne aujourd'hui largement discréditée, furent particularisés [...] et présentés comme «chinois»». (Schmid, *op. cit.*, p. 60.)

⁴⁷ «Entre 1915 et 1918, l'excédent cumulé des comptes courants du Japon s'éleva à 2,7 milliards de yens ; à titre de comparaison, le PIB annuel au début de la guerre s'élevait à 4,7 milliards de yens.» A. Mikuni/R.T. Murphy., *op. cit.*, p. 103. Il convient également de noter que ce boom durant la guerre déclencha la première émigration massive de la main-d'œuvre coréenne vers le Japon.

⁴⁸ J. Grieder, *op. cit.*, p. 205.

prétexte militaire pour promouvoir encore davantage ses appétits impériaux pour la Mandchourie. La même année, de graves pénuries de riz au Japon provoquèrent des «émeutes du riz» dans tout le pays, entre juillet et septembre 1918, qui furent brutalement réprimées. Mais le mépris avec lequel les trois pays d'Asie furent traités par les puissances occidentales lors de la conférence de paix de Versailles, en 1919, eut un impact décisif au lendemain de la guerre. La tentative du Japon de faire adopter par la conférence une résolution dénonçant le racisme et la suprématie blanche fut rejetée, tout comme furent repoussées les tentatives d'une délégation coréenne de faire appliquer à la Corée le droit à l'autodétermination prôné par Woodrow Wilson. De même que l'on ignora les tentatives visant à mettre un terme au démembrement impérialiste de la Chine. Les espoirs initialement suscités en Corée par Wilson et Versailles constituèrent la toile de fond immédiate du mouvement d'indépendance du 1^{er} mars 1919 dans ce pays, où des manifestations de masse conduisirent à des affrontements avec l'armée et la police japonaises dans toute la Corée, suivis d'une répression féroce⁴⁹. La réponse chinoise fut le Mouvement du 4 mai de la même année, précurseur immédiat de la fondation du Parti communiste chinois⁵⁰, et l'ouverture de la période de radicalisation, entre 1919 et 1927, qui culmina avec les massacres des communistes à Canton et Shanghai par Tchang Kaï-chek en 1927.

⁴⁹ En réalité, le nationalisme et le communisme officiel en Asie étaient inséparables. *«les premiers communistes coréens déçurent beaucoup le gouvernement de Lénine. Le mouvement communiste coréen était très homogène, et sa tendance purement nationaliste ne put jamais être écartée de manière satisfaisante»*. Robert Scalapino/Lee Chong-Sik, *op. cit.*, p. 61. En 1926, le dirigeant du Parti communiste coréen, Kim Tan-ya, *«soutenait que, puisque la plupart des socialistes coréens étaient également des nationalistes, il était tout à fait approprié que les communistes servent d'avant-garde au mouvement nationaliste»* (*ibid.*, p. 81). En exil au Japon, après la répression de la fin des années 1920, *«le mouvement communiste représentait le seul débouché disponible pour les nationalistes coréens qui n'étaient pas alliés aux politiciens japonais»* (*ibid.* p. 186).

⁵⁰ Maurice Meisner, *Li Ta-chao and the Origins of Chinese Marxism*, Harvard University Press, 1967. Meisner montre qu'à partir de 1921, Li, l'un des principaux fondateurs du Parti communiste chinois, était plus proche du bergsonisme que du marxisme. Selon, un autre historien, les origines du Parti *«sont enveloppées dans une sorte de brouillard primitif de l'histoire, de telle sorte que, encore aujourd'hui, on ne sait pas exactement [...] combien de personnes, et quels [...] individus ont participé. Ce qui frappe, en tout cas, c'est que bien peu restèrent jusqu'à la fin [...] ; lorsque le Parti prit le contrôle de la Chine, environ la moitié d'entre eux étaient passés au Kuomintang [...] ; le reste avait été soit exclu du parti, soit exécuté par les ennemis des communistes. Il est encore plus remarquable que la fondation du parti n'ait pas signifié le début de l'étude du marxisme»* (in Wolfgang Bauer, *China and the Search for Happiness. Recurring Themes in Four Thousand Years of Chinese Cultural History*, Continuum International Pub Group, [1971] 1976, p. 373). De même, Mao tse-tung (Wakeman, *op. cit.*, p. 201) a écrit un commentaire de douze mille caractères sur le livre du néo-kantien allemand Friedrich Paulsen, *System der Ethik*. *«Paulsen a offert à Mao tse-tung une justification rationnelle pour placer la volonté au-dessus de l'intellect»* (*op. cit.*, p. 202). Le livre de Frederick Wakeman (*op. cit.*) tente de montrer comment les influences occidentales et asiatiques se mélangèrent au moment de l'émergence du marxisme étatiste en Chine. Dans son résumé de la pensée de Mao jusqu'au milieu des années 1930, Wakeman affirme (p. 293) : *«De Paulsen et des néo-Kantiens est venue l'assurance que la raison a créé des formes sociales [...]. De K'ang Yu-wei, Yen Fu et des darwinistes est venue la notion de lois objectives et universelles de la science [...]. Et la lecture de T. H. Green [néo-hégélien britannique que Mao étudia intensivement – L.G] l'incita non seulement à glorifier intensément la volonté, et la société civile d'un Rousseau, mais aussi la représentation de la société politique comme un instrument de réalisation individuelle. L'État/société, réintégré, obligerait l'individu à être libre»*.

La révolution bolchevique d'octobre 1917 passionna la gauche est-asiatique comme elle fascina la gauche radicale partout dans le monde. Comme nous l'avons indiqué, depuis 1900, Tokyo avait été, selon les mots du révolutionnaire coréen Kim San, «*une Mecque et un refuge pour les révolutionnaires de toutes tendances*», qu'ils vissent de Chine ou de Corée⁵¹. Les révolutionnaires coréens «*reçurent leur formation théorique à Tokyo et apprirent les tactiques d'organisation et d'action en Chine*»⁵². Les Partis communistes chinois et coréen⁵³ furent tous deux fondés en Chine en 1921 ; le Parti communiste japonais naquit un an plus tard.

Entre 1919 et 1927 (et particulièrement en 1924-1927), l'étroite collaboration entre le Kuomintang de Sun Yat-sen puis (après la mort de celui-ci) de Tchang Kaï-chek avec la Troisième Internationale et le Parti communiste chinois signifia que le Kuomintang nationaliste lui-même, et Tchang en particulier, absorbèrent les méthodes militaires et organisationnelles des conseillers soviétiques.

Bien que mal préparé théoriquement et politiquement, le Parti communiste chinois n'eut pas à attendre longtemps avant de passer son épreuve du feu dans les luttes ouvrières⁵⁴. En réaction à la rétrocession des possessions coloniales allemandes au Japon après Versailles – événement qui déclencha le Mouvement du 4 mai –, cent mille travailleurs se mirent en grève dès le mois de juin, et les ministres qui avaient accepté de faire des concessions au Japon furent renvoyés. D'autres grèves des travailleurs dans l'industrie du tabac et de la soie, déclenchées par les organisateurs du Parti communiste chinois, suivirent en 1921. En 1922, ce fut le tour des travailleurs du coton, puis, à nouveau, des travailleurs de la soie et des minoteries⁵⁵. En février 1925, les ouvriers de onze usines appartenant à des Japonais à

⁵¹ Kim San, *The Song of Ariran*, 1941, *op. cit.*, p. 32.

⁵² *Ibid.* p. 35. Comme le dit G. Hoston (*op. cit.*, 1994, p. 113), «*les socialistes japonais furent les principaux agents d'un processus qui commença dès 1900. Ils influencèrent les radicaux chinois de deux façons : en entretenant des contacts directs avec des étudiants chinois vivant au Japon et en diffusant des écrits en japonais – originaux ou traduits – concernant le marxisme occidental*». On pourrait en dire autant des radicaux coréens.

⁵³ Sur les débuts de l'histoire du Parti communiste coréen, cf. Dae-Sook Suh, *The Korean Communist Movement 1918-1948*, Princeton University Press, 1967. Dans le célèbre débat entre Lénine et l'Indien M.N. Roy sur la question du soutien aux mouvements nationalistes bourgeois dans le monde colonial, le délégué coréen Park Chin-sun, aux côtés de Roy, «*défendit vigoureusement l'idée que pour le triomphe de la révolution en Occident, la victoire de la révolution dans les colonies était une condition nécessaire et que le prolétariat européen devait donc impérativement apporter toute l'aide possible aux luttes des peuples coloniaux*». (in Sobhannlal Datta Gupta, *Comintern and the Destiny of Communism in India, 1919-1943. Dialectics of Real and a Possible History*, Seribann, Calcutta, 2006, p. 67).

⁵⁴ «*Avant 1919, les grèves n'étaient pas inconnues – en fait, comme la valeur des salaires avait baissé pendant la première guerre mondiale, ils augmentèrent. Mais elles étaient sporadiques et désorganisées ; parfois, dans les usines, les contremaîtres les dirigeaient, parfois l'action n'avait pas de chef et on passait rapidement de la casse des machines à la capitulation totale [...]. Mais les syndicats n'existaient guère*». (Paul Mason, *Live Working or Die Fighting : How the Working Class Went Global*, Vintage, 2007, p. 191.)

⁵⁵ «*En très peu de temps, deux évolutions se produisirent. Premièrement, les travailleurs de différentes industries [...] passèrent des grèves individuelles à des actions de solidarité coordonnées [...]. Ni le mélange de vin et de sang de poulet, ni l'encens ne purent sauver la domination des gangsters, une fois que les travailleurs eurent compris que les syndicats pouvaient défendre les intérêts plus larges des travailleurs, et n'étaient pas uniquement un outil de négociation aux mains du gang dans l'entreprise. Deuxièmement, le Kuomintang montra qu'il pouvait lui aussi organiser les travailleurs, et n'avait pas besoin des communistes pour cela*» (*ibid.* p. 196).

Shanghai, se mirent en grève contre les méthodes brutales des gérants japonais, combinant revendications nationalistes et revendications de classe. Le 30 mai 1925, un policier britannique tua onze étudiants et, le lendemain, une vague de grèves de deux mois commença, soutenue même par la classe moyenne et les patrons chinois, en raison de sa dimension nationaliste⁵⁶. (La direction du Parti communiste alla jusqu'à ordonner à ses membres de rejoindre le Kuomintang ; ces directives avaient tout à voir avec la lutte entre les fractions du Parti communiste soviétique et avec les intérêts nationaux de l'URSS, mais aucun rapport avec les intérêts des travailleurs chinois.) A ce stade, l'alliance du Parti communiste avec le Kuomintang s'avéra suicidaire. En février 1927, l'Union générale du travail, qui s'était développée à partir des grèves précédentes, mit en grève 800 000 ouvriers de Shanghai pour saluer l'expédition du Nord de Tchang Kaï-chek, et organisa un soulèvement contre le seigneur de guerre local. Mais en avril 1927, Tchang Kaï-chek – à cette époque encore membre du Comité exécutif de l'Internationale communiste – s'opposa à la classe ouvrière de Shanghai, et 30 000 militants (pour la plupart membres du Parti communiste chinois) moururent au cours de la répression qui suivit. Cette défaite écrasante mit effectivement fin aux relations du Parti communiste chinois avec la classe ouvrière et donna au parti le cap qui aboutit à la révolution bureaucratique et paysanne de 1949, dans laquelle la classe ouvrière chinoise fut largement, sinon entièrement, passive⁵⁷.

Pour sa part, parce qu'il travaillait dans l'ombre de l'administration coloniale japonaise en Corée même, et en raison de l'émigration massive de la péninsule vers la Chine, la Mandchourie, la Sibérie et le Japon, le Parti communiste coréen était plus un parti d'émigrés qu'un parti implanté en Corée même. Néanmoins, en 1925, trois groupes communistes différents étaient actifs dans la péninsule ; leur influence inquiétait non seulement les autorités japonaises mais aussi les missionnaires occidentaux. En exil, le Parti était tiraillé entre des tendances à Shanghai et Irkoutsk qui étaient plus géographiques qu'idéologiques. Le ton d'une fraction plus radicale au Japon, indépendante du premier chef important du parti Yi Tang-hwi, fut donné par les groupes extrémistes d'étudiants et d'anarchistes en exil. En Corée, *«l'efficacité et les ardeurs de la police japonaise étaient à la hauteur de la qualité indéfectible des communistes»*⁵⁸, et les actions concertées des communistes s'avéraient bien plus efficaces que les bombes posées de temps en temps par les partisans du gouvernement nationaliste en exil à Shanghai. Néanmoins, en grande partie à cause de la répression, il n'y eut pas moins de quatre tentatives infructueuses de fonder un Parti communiste coréen entre 1925 et 1928. Après 1928, l'évolution du mouvement communiste coréen se déroula surtout en exil, notamment parmi l'importante population d'émigrés coréens travaillant en Mandchourie.

Il ne faut cependant pas exagérer l'influence de la répression policière japonaise en Corée dans les années 1920. Le Japon de l'époque n'était pas encore l'État militariste qu'il devint dans les années 1930. Après la répression initiale sévère du soulèvement nationaliste de mars 1919, le gouvernement colonial entama une certaine libéralisation, en autorisant les «organisations sociales» (mais pas explicitement politiques). Cette mesure permit aux militants du Parti communiste coréen d'être actifs dans la Fédération ouvrière-paysanne coréenne, ainsi que dans les organisations de jeunes et de paysans.

⁵⁶ A la suite de ces événements, en 1925, le Parti communiste chinois passa de 980 à 10 000 membres (*ibid.* p. 198).

⁵⁷ En raison des liens étroits qu'entretenait le Parti communiste coréen avec les exilés chinois jusqu'en 1927, ce désastre eut aussi un impact immédiat sur le parti coréen. *«Sous l'impulsion des directives du Comintern [...], les communistes [coréens] recommencèrent à lutter, au milieu des années 20, pour un nouveau front uni sur le modèle de l'alliance entre le Kuomintang et les communistes. Ils y parvinrent finalement»* en mars 1927. *«Le moment ne pouvait guère être moins propice [...]. Shanghai devint le théâtre d'attaques sanglantes contre les communistes»*. (R. Scalapino/Lee Chong-Sik, p. 170.)

⁵⁸ *Ibid.*, p. 74

Cependant, contrairement au Japon ou même à la Chine, la répression périodique jusqu'en 1930 créa une situation dans laquelle «*aucun individu – en fait, aucune tendance – ne fut en mesure de faire passer une ligne politique spécifique parce que tous les mandats étaient trop brefs*⁵⁹».

L'influence du marxisme et de la Troisième Internationale bouleversa l'intelligentsia japonaise à la fin des années 1920⁶⁰. La première traduction japonaise du *Capital* de Marx parut en 1924⁶¹. L'anarcho-syndicalisme atteignit son apogée à la suite de manifestations de masse à Tokyo, Kyoto, Nagoya et Kobe en 1919-1920⁶². (Une influence anarchiste parallèle, selon Kim San, atteignit son apogée parmi les exilés coréens en 1921-1922⁶³.) Kim San également que les communistes japonais se comportèrent

⁵⁹ R. Scalapino/Lee Chong-Sik, *op. cit.*, p. 131

⁶⁰ Cf. Germaine Hoston, *Marxism and the Crisis of Development in Prewar Japan*, Princeton University Press, 1986 et *op. cit.* (1994) et G. Beckmann/Okubo Genji, *The Japanese Communist Party, 1922-1945*, Stanford University Press, 1969. Avant Fukumoto Kazuo dans les années 1920, les radicaux japonais les plus intéressants avaient été Kokuto Shusui (1871-1911), et Osugi Sakae (cf. note 46). Kokuto fut exécuté avec 11 autres militants en 1911 pour avoir prétendument inspiré un complot visant à assassiner l'empereur. Pour un portrait de Kokuto, cf. B. Tadashi Wakabayashi, *op. cit.*, pp. 154-157. Ce qui est significatif dans cette ébullition politique, c'est le fait que «*Notamment, en Chine comme au Japon [et sans doute également en Corée, L.G.], les écrits du jeune Marx qui jetèrent les bases de la critique intransigeante de l'État par Marx étaient remarquablement absents [...]. Le marxisme était le socialisme scientifique tel que systématisé par Engels et ensuite par Staline, même si Staline cherchait non pas à éliminer mais à construire un puissant État-nation russe après la révolution*». (Hoston, *op. cit.*, 1994, p. 119.)

⁶¹ «*Il est important de noter, cependant, que le marxisme est arrivé au Japon de manière moins cohérente que pour les marxistes d'Europe occidentale et de Russie. Par conséquent, le marxisme dont disposaient les participants au débat sur le capitalisme japonais reposait sur la doctrine élaborée – voire révisée, selon certains – par Friedrich Engels et les théoriciens russes qui lui ont succédé.*» (G. Hoston, *op. cit.*, 1986, pp. 42-43.)

⁶² Osugi Sakae (1885-1923) se distingue comme un théoricien de l'anarcho-syndicalisme japonais. Pour un portrait de son rôle dans le mouvement ouvrier japonais dans les années 1910 et 1920, voir B. Tadashi Wakabayashi (dir.), *op. cit.*, pp. 187-193. «*Vers la fin de 1922, l'influence anarcho-syndicaliste dans le mouvement syndical commença à diminuer considérablement. Les anarchosyndicalistes insistaient sur la spontanéité plutôt que sur l'organisation et la coordination ; ils revendiquaient l'autonomie syndicale individuelle et refusaient l'autorité centralisée de la fédération ; et les résultats qu'ils obtenaient par la confrontation directe étaient très faibles ; leur influence diminua donc au profit des réformistes et des communistes. Lorsqu'il apprit que l'Union soviétique avait commencé à persécuter des anarchistes tels qu'Emma Goldman, que la volonté des soviets locaux était ignorée et que tout le pouvoir était centralisé entre les mains du Parti et du Comité central, Osugi exprima son dégoût pour le bolchevisme et rompit tout contact avec les marxistes-léninistes japonais (sic). Pour Osugi, la mise en place de la NEP (qu'il considérait comme une tentative déguisée d'établir un capitalisme d'Etat), et le rétablissement de la discipline industrielle nationale représentèrent la fin de l'ère révolutionnaire en Russie.*» (p. 190). Osugi et son compagnon Ito Noe furent exécutés par des policiers, dans une caserne, lors de la répression qui suivit le tremblement de terre de Tokyo en septembre 1923. Osugi se distingua également par son travail avec les radicaux coréens au Japon, et «*le mouvement anarchiste au Japon accueillit un nombre important de militants et sympathisants coréens*». (R. Scalapino/Lee Chong-Sik, p. 182.)

⁶³ Kim San, *op. cit.*, p. 58. Malgré que Kropotkine ait soutenu la Russie tsariste pendant la première guerre mondiale, ses écrits conservèrent leur influence à cette époque (p. 40) et le premier écrivain

comme de véritables internationalistes dans leurs rapports avec les exilés radicaux coréens⁶⁴. (Malgré le racisme anti-coréen répandu au Japon, cette solidarité s'étendit également à certaines parties du mouvement ouvrier japonais. En 1919, la Yuaikai (société fraternelle) appela à l'égalité de traitement entre les travailleurs japonais et étrangers ; la Fédération des mineurs de Hokkaido y créa une section coréenne en 1920. Une Fédération coréenne du travail fut fondée à Tokyo en 1922, mais elle était apparemment composée en grande partie d'étudiants anarchistes et communistes plutôt que d'ouvriers.)

Après la fondation du Parti communiste japonais en 1922, il se forma une fraction intéressante autour de Fukumoto Kazuo (1894-1983)⁶⁵, dont les idées furent caractérisées comme «*une adaptation mal dégrossie de l'extrémisme de Lukacs*⁶⁶» pendant la phase communiste de gauche du début des années 1920. Le radicalisme ouvrier et paysan japonais prit de l'ampleur à cette époque, tandis que l'anarcho-syndicalisme déclina. Les années 1921-1922 virent une augmentation de la violence ouvrière, à laquelle vint s'ajouter en 1922 une répression gouvernementale. Le gouvernement japonais utilisa le terrible tremblement de terre de Tokyo en 1923 comme un prétexte pour lancer une nouvelle répression, des centaines de militants de gauche coréens furent tués et cent mille Coréens furent expulsés du pays⁶⁷. Au printemps 1924, sous ces coups, le Parti communiste japonais se dissout. En coordination avec la politique qu'adopta la Troisième Internationale dans les années 1924-28, alors que l'influence de Nicolas Boukharine était à son apogée, un Parti ouvrier-paysan fut fondé en 1925, mais le mouvement était désespérément divisé. Ce fut également le moment fort de l'influence de Fukumoto, un ancien étudiant en droit qui avait vécu en Europe et travaillé avec le Parti communiste allemand en 1922, tout en étudiant les classiques marxistes. Fukumoto souhaitait donner une «*base théorique correcte et unifiée*» au mouvement, contre les tendances plus opportunistes et pragmatiques.

En grande partie grâce à l'influence de Fukumoto, le Parti communiste japonais fut reconstruit en 1926, bien que des forces puissantes, y compris le représentant du Comintern au Japon, se fussent également opposées au «fukumotoïsme», ce dernier étant finalement accusé d'avoir des affinités avec le trotskysme⁶⁸. Le «fukumotoïsme» fut finalement vaincu lors d'une réunion spéciale en Union soviétique

coréen moderne, Li Kwang-ssu, était un Tolstoïen. Selon Kim (p. 61), de nombreux Tolstoïens coréens devinrent des terroristes nationalistes.

⁶⁴ *Ibid.* p. 36. Les communistes japonais poursuivirent la tradition qu'avaient inaugurée les socialistes japonais avant la première guerre mondiale en s'opposant à l'impérialisme japonais en Corée, et ils furent le principal groupe japonais à défendre les exilés coréens contre la répression gouvernementale et l'antipathie générale qu'ils suscitaient dans les années 20. Jean-Paul Vilaine, *op. cit.*, (VIII), *Echanges et Mouvement*, hiver 2006-2007, p. 30 ; <http://www.mondialisme.org/spip.php?article824>.

⁶⁵ Sur Fukumoto, cf. pp. 198-204 dans B. Tadashi Wakabayashi, *op. cit.*

⁶⁶ G. Beckmann et al., *op. cit.*, p. 118.

⁶⁷ Kim San, *op. cit.*, p. 37. Des milliers de personnes furent tuées lors des émeutes antisocialistes et anticoréennes de septembre 1923, en particulier par des groupes paramilitaires organisés avec le soutien du gouvernement.

⁶⁸ Fukumoto eut également un puissant écho en Corée. Après que la répression eut anéanti le deuxième Parti communiste coréen en 1926, les étudiants radicaux revenus du Japon prirent le contrôle de l'organisation du parti. «*Presque tous subirent l'influence de Fukumoto Kazuo, ce jeune théoricien dynamique et dirigeant du communisme japonais, qui était maintenant au sommet de son pouvoir.*» (R. Scalapino/Lee Chong-Sik, *op. cit.*, pp. 84-85.) Cette phase du Parti communiste coréen se termina par la répression de masse et les arrestations de février 1928. La dénonciation du «fukumotisme» au Japon en juillet 1927 visait également le Parti communiste coréen, et reflétait la façon dont la direction Staline-Boukharine du Comintern tenta de faire endosser à d'autres la responsabilité de la catastrophe chinoise survenue quelques mois plus tôt. Avant cette catastrophe, le Comintern avait ordonné au Parti

en 1927⁶⁹, mais le Parti communiste japonais lui-même fut de nouveau liquidé en 1928. Une organisation clandestine, appliquant la nouvelle théorie du «social-fascisme» décidée par le Comintern, se développa en 1928 et en 1929, mais, avec le début de la guerre de Mandchourie en septembre 1931, les dirigeants du parti furent condamnés à de longues peines de prison. Et une nouvelle répression en 1932 mit fin à l'histoire organisationnelle du Parti communiste japonais jusqu'en 1945. Au Japon, l'impact du marxisme et du communisme de la Troisième Internationale dans les années 1920 et 1930 ne sera cependant pas sans conséquences sur l'évolution de l'État coréen et de la gauche coréenne. En effet, d'importants marxistes japonais, et en particulier Takahashi Kamekichi⁷⁰, bien qu'ils n'aient pas adopté le fascisme de Kita Ikki, théorisèrent le rôle prétendument progressiste de l'impérialisme japonais en Asie. Et certains travaillèrent dans l'administration impériale de la nouvelle colonie japonaise en Mandchourie⁷¹. Au cours de ces années, en revanche, le Parti communiste japonais se distingua par son insistance sur la question coréenne au Japon même, ainsi que par sa dénonciation de l'impérialisme expansionniste japonais⁷².

La liquidation définitive du Parti communiste japonais eut lieu en 1931 lorsque se consolida la dictature militaire⁷³. L'écrasement par Tchang Kaï-chek des ouvriers de Canton et de Shanghai en 1927

communiste coréen de suivre l'exemple chinois et de s'allier plus étroitement avec les nationalistes. Même par la suite, cette consigne fut maintenue jusqu'à ce que le sixième Congrès du Comintern adopte la ligne «classe contre classe» et le «virage à gauche» de la «troisième période».

⁶⁹ À ce stade de sa dégénérescence stalinienne, le Comintern confondait le nationalisme et le communisme, à tel point que certains universitaires japonais ont fait remarquer «*que la politique du Comintern au Japon était plus souvent inspirée par les vicissitudes de la révolution chinoise que par les particularités de la situation japonaise*». (G. Hoston, *op. cit.*, 1994, p. 113.) D'autre part, «*le marxisme matérialiste introduit au Japon fut transmis directement à la Chine, et il y fut renforcé par l'influence des écrits de Joseph Staline après qu'il eut réussi à succéder à Lénine comme dirigeant suprême du Parti communiste de l'Union soviétique après 1929*» (*ibid.*).

⁷⁰ «*Les marxistes japonais constatèrent donc qu'ils ne pouvaient pas simplement ignorer le travail de Takahashi, même s'ils s'opposaient à ses conclusions [...]. Même un gauchiste, semblait-il, pouvait facilement manipuler le cadre marxiste pour légitimer une politique d'expansionnisme militaire d'extrême droite.*» (G. Hoston, 1986, *op. cit.*, p. 79.)

⁷¹ Cf. G. Hoston, *op. cit.*, 1994, chapitre 8. L'auteur décrit la répression qui s'abattit sur tous les communistes japonais qui avaient tenté de se repentir en défendant diverses formes de «socialisme national» et en justifiant le prétendu «anti-impérialisme» de l'empire japonais.

⁷² «Après 1929, le Parti communiste japonais ne cessa de mettre l'accent sur la question coréenne, et recruta un pourcentage toujours plus important de ses membres au sein de la communauté coréenne». (R. Scalapino/Lee Chong-Sik, *op. cit.* p. 186) «*vers le début des années 1930 [...] les Coréens représentaient plus de la moitié des membres du mouvement ouvrier communiste au Japon*» (*ibid.* p. 189).

⁷³ L'année 1931 fut également la plus riche en matière de conflits du travail pendant l'entre-deux-guerres au Japon, avec 864 conflits du travail selon les statistiques officielles. Jean-Paul Vilaine, *op. cit.*, (IX), *Echanges et Mouvement* n° 121, été 2007, p. 29 (<http://www.mondialisme.org/spip.php?article1009>). Les travailleurs coréens vivant au Japon participèrent à d'autres grèves dans les années 1930 : en avril 1932, les ouvriers qui construisaient une ligne de chemin de fer dans la préfecture d'Iwate firent grève et furent sauvagement attaqués par des yakuzas ; d'autres grèves dans la construction d'infrastructures eurent lieu en 1934 et 1935 (Jean-Paul Vilaine, *op. cit.*, (X), *Echanges et Mouvement* n° 124, printemps 2008, p. 30. (<http://www.mondialisme.org/spip.php?article1455>).

avait également été un «coup terrible⁷⁴» pour les communistes coréens qui travaillaient avec le Parti communiste chinois, en Chine. Ce fut l'ultime catastrophe, en matière de politique étrangère, pendant la «seconde période» du Comintern (1924-1928), durant laquelle les partis communistes soutinrent la «bourgeoisie progressiste anti-impérialiste» dans le monde colonial. Le sort de Boukharine fut scellé un an plus tard au profit de Staline, bien que ce dernier fût tout aussi responsable des échecs de cette politique⁷⁵. La Troisième Internationale entra alors dans sa «troisième période» et défendit une politique «classe contre classe» (1928-1934) qui vit les partis asiatiques se précipiter dans des catastrophes ultragauchistes, en tentant d'organiser des «Communes» en Chine et au Vietnam en 1930. (Le principal écho de cette période en Corée fut la révolte étudiante de Kwangju, à l'automne 1929, suivie de grèves de soutien qui se prolongèrent jusqu'en 1930. Le Parti communiste coréen fut plus directement impliqué dans les émeutes de mai 1930 en Mandchourie, qui découlaient de l'application de la «ligne ultragauche de Li Li San»⁷⁶. Après la rupture de 1927 avec le Comintern, Tchang Kai-chek, pour sa part, entama une collaboration étroite avec des conseillers militaires allemands, dirigés par nul autre que le général Hans von Seeckt. Et cette collaboration se poursuivit par intermittence jusqu'au déclenchement de la seconde guerre mondiale en Europe⁷⁷. Ainsi, après avoir absorbé les méthodes militaires et organisationnelles soviétiques pendant près d'une décennie, les nationalistes chinois adoptèrent, à leur tour, les méthodes militaires allemandes, de rigueur au Japon depuis les années 1870.

Loren Goldner

⁷⁴ Kim San, *op. cit.*, p. 4. Selon R. Scalapino et Lee Chong-Sik, le parti coréen des années 1920 comptait beaucoup de journalistes et autres éléments de la classe moyenne. Kuusinen, un fonctionnaire du Comintern, déclara que «même si l'on cherchait les travailleurs du Parti communiste coréen avec des jumelles, on ne les trouverait pas». R. Scalapino/Lee Chong-Sik, *op. cit.*, p. 124. «les Coréens étaient impliqués dans la révolution chinoise à presque tous les niveaux, malgré le fait que leur nombre n'était pas important [...] certains fréquentaient l'Académie militaire de Whampoa voire y enseignaient [...] ; les radicaux coréens étaient également impliqués dans les mouvements ouvriers, culturels et étudiants qui se développaient en même temps sur la scène chinoise». (*ibid.*, p. 150)

⁷⁵ Cf. le récit classique de cette révolution par Harold Isaacs, *La tragédie de la révolution chinoise* ([1938], Gallimard 1967) ; les nombreuses éditions suivantes témoignent de l'évolution d'Isaacs vers la droite. Voir également L. Trotsky, *Leon Trotsky on China*, Pathfinder Press, 1976.

⁷⁶ R. Scalapino/Lee Chong-Sik, *op. cit.*, p. 156.

⁷⁷ Cf. F.F. Liu, *A Military History of Modern China, 1924-1949*, Princeton University Press, 1956. Pour plus de détails sur les opérations de von Seeckt et les liens de l'«Internationale blanche» (des contre-révolutionnaires) avec divers chefs de guerre en Chine, cf. Bernard Wasserstein, *The Secret Lives of Trebitsch-Lincoln*, Yale University Press, 1988.